

Rome, regards de Rolf Dieter Brinkmann



**Rome, regards de Rolf
Dieter Brinkmann**
Traduit de l'allemand par
Martine Rémon.
Préface de Thibaut de
Ruyter.

464 pages. 28 euros. ISBN :
978-2-915018-30-1
En librairie le 10 octobre



Quatrième de couverture

Octobre 1972 – janvier 1973 : Rolf Dieter Brinkmann (1940-1975) séjourne à Rome, à la Villa Massimo, pendant allemand de la Villa Médicis. Il en revient avec trois cahiers dans lesquels il a engrangé ses impressions, sa correspondance amicale ou pas, les lettres envoyées à Maleen, sa compagne. Il y consigne son voyage, la découverte de cet endroit destiné à la « création » artistique, ses démêlés avec les occupants, ses rencontres avec les autochtones, ses lectures, les difficultés matérielles constantes, ses interrogations multiples. Il prend des photos, réalise des collages, déambule dans Rome, cette ville de vestiges qui impose son passé alors qu'en lui vocifèrent colère et désolation.

Avec une impétuosité généreuse et hirsute de rebelle misanthrope, Brinkmann livre dans *Rome, regards* sa pensée au travail et son combat avec les mots pour faire exploser la langue de l'intérieur. Chronique des jours à Rome et chez les hommes, ces *regards collages* arrivent enfin jusqu'à nous.

« Sans doute le seul génie de la littérature ouest-allemande d'après-guerre. » Heiner Müller

Préface de Thibaut de Ruyter

Brinkmann, vite.

Ma vie ? ! : Ma vie n'est pas un continuum ! (Il n'est que le jour et la nuit pour la diviser en fragments alternativement blancs et noirs ! Car le jour aussi accompagne cet autre qui va à la gare, est assis derrière un bureau, bouquine, traîne dans les bois, copule, bavarde, écrit, pense à mille petits riens. Cet éventail qui se disloque. Qui court, fume, défèque, radiophone et téléspecte, dit « Monsieur le sous-préfet » : That's me !) : Une succession d'instantanés scintillants, en vrac.

Arno Schmidt, *Scènes de la vie d'un faune..*

Un cliché bien ancré veut que la littérature de langue allemande soit hautement psychologique, riche en digressions, chargée de personnages complexes et particulièrement ennuyeuse à lire. Mais Rolf Dieter Brinkmann – et quelques autres – s'est efforcé de changer cette image au cours des années 60-70 ; comme toute une génération de jeunes écrivains nés au tournant de la Seconde Guerre mondiale, souvent fascinés par une littérature allemande « différente » (Gottfried Benn, Hans Henny Jahnn, Arno Schmidt), ils ont tenté de transférer les expérimentations littéraires de la Beat Generation en Allemagne de l'Ouest. Ils opèrent par là une forme de dynamitage de la société aussi violent que celui des bombes de la RAF : attaquant la langue de l'intérieur pour mieux la faire exploser à la figure de leurs lecteurs. Depuis peu, l'Allemagne redécouvre ce moment de son histoire littéraire (avec par exemple la parution de l'anthologie POP Seit 1964 chez Kippenheuer & Witsch) et de nouveaux auteurs (Benjamin v. Stuckrad-Barre, Thomas Meinecke, Rainald Goetz, Franz Dobler) se revendiquent de ces écrivains au destin trop bref. Grâce à eux, un pont est lancé entre l'Europe et les États-Unis, entre introspection et déconstruction, entre littérature savante et culture pop.

Ainsi Jörg Fauser (1944-1987) s'essaie-t-il au cut-up, se drogue à Istanbul et traduit Bukowski. Hubert Fichte (1935-1986) traîne dans les bas fonds de la prostitution à Hambourg tout en concassant sa prose de manière schizophrène. Bernward Vesper (1938-1971) – fils du poète nationalsocialiste Will Vesper et premier compagnon de Gudrun Ensslin – laisse un halluciné Voyage (*Die Reise*, 1977). Et Rolf Dieter Brinkmann s'occupe de faire connaître les auteurs de la Beat Generation et de l'underground américain (William S. Burroughs, John Giorno, Donald Barthelme, Frank O'Hara) en Allemagne de l'Ouest avec la traduction et la publication d'une anthologie, *Acid* (1969), réalisée en collaboration avec Ralf-Rainer Rygulla. Il publie des nouvelles, un roman, des poèmes, fabrique des collages à partir d'images de presse et enseigne quelques mois au Texas...

Tous ces auteurs sont aujourd'hui décédés. Fauser meurt écrasé par un camion sur une autoroute la nuit de son quarante-troisième anniversaire, Fichte succombe à un cancer en 1986, Vesper se suicide dans un hôpital psychiatrique et Brinkmann est renversé par une voiture le 23 avril 1975, à Londres, quelques jours après avoir lu ses poèmes au Cambridge Poetry Festival. Trop pressé, celui qui regarde tout autour de lui et court beaucoup n'a pas pensé que les automobiles roulent à gauche sur cette île où trop de choses vont à l'envers. Et dans la culture « pop », « underground », « marginale » – appelez la comme vous voulez –, ce genre de destin fabrique les mythes. Brinkmann en est, malheureusement, devenu un ce soir-là.

Rolf Dieter Brinkmann naît à Vechta, une ville de la région de Basse Saxe, en avril 1940. Il étudie le métier de libraire puis passe par la Pädagogische Hochschule avant de se consacrer pleinement à la littérature à partir de 1962. Il n'a écrit qu'un seul roman : *Keiner weiß mehr*, en 1968 (*La lumière assombrit les feuilles*, Gallimard 1971, traduction de Jean-Louis Pontaubert) et il semble évident que cette forme ne lui donnait pas entière satisfaction. Il livre quelques dizaines de nouvelles, des pièces radiophoniques et de nombreux recueils de poésie. Des poèmes à la forme révolutionnaire, qu'il faut lire comme des chansons rock, instantanés de la vie quotidienne remplis de publicités en lettres lumineuses, de mégots de cigarettes et de mots anglais. Mais c'est sans doute la parution posthume de *Rome, regards*, en 1979, suivie de celle de *Erkundungen für die Präzisierung des Gefühls für einen Aufstand : Träume Aufstände / Gewalt / Morde REISE ZEIT MAGAZIN Die Story ist schnell erzählt (Tagebuch) (1)*, en 1987 et de *Schnitte (2)* en 1988 qui marqueront le plus les lecteurs et l'histoire de la littérature de langue allemande. Trois livres constitués des notes, des collages et de la correspondance de l'auteur avec sa femme ou ses amis : des journaux intimes fabriqués à la manière d'un roman épistolaire tronqué, les réponses des destinataires n'étant (presque) jamais reproduites. Les deux autres livres seront d'ailleurs, à la différence de *Rome, regards*, publiés en fac-similé afin de rendre au mieux la beauté plastique de leur mise en page et la richesse des collages de l'auteur. On se retrouve un peu comme en face des derniers livres d'Arno Schmidt : d'imposants volumes où le texte à lui seul ne suffit plus et où, pour reprendre l'expression de Claude Riehl, la « mise en page est parlante ». Car Brinkmann, même si ses images sont souvent de simples illustrations venant compléter les descriptions précises des lieux qu'il visite, ne peut s'empêcher de produire des collages qui font sens, tel cet assemblage de cartes postales présentant des jeunes filles nues et souriantes à côté de vues touristiques de Rome, ramenant de fait l'architecture (et le désir des vacanciers de visiter des monuments historiques) à une pure fonction de consommation (*Rome, regards*, pages 220-221). Entrer dans des églises baroques comme on regarde des images pornographiques. *Schnitte*, ultime cahier romain de Brinkmann et continuation directe de *Rome, regards*, est aujourd'hui édité en couleurs et contient des collages qui peuvent donner du fil à retordre (et de quoi apprendre) à plus d'un artiste contemporain tellement leur beauté est grande et leur contenu précis !

Le parcours de Rolf Dieter Brinkmann peut être envisagé comme une recherche de la forme adéquate et capable de traduire ses intérêts, ses passions et les colères qu'il porte quotidiennement en lui. Harald Bergmann réalise en 2006 un étrange film sur l'auteur et intitulé fort à raison *Brinkmanns Zorn* [La colère de Brinkmann]. Un acteur s'y retrouve à mimer des lèvres la voix de Rolf Dieter Brinkmann, enregistrée par lui-même sur des bandes magnétiques dans les années 70. On suit alors l'auteur dans les rues de Cologne, à sa table de travail ou au cours de ses repas avec sa femme et son fils. Le principe de mettre la propre voix et les propres mots de Brinkmann dans la bouche de l'acteur produisant un effet de réalisme qu'aucun documentaire classique ou film de fiction n'aurait pu produire.

Rolf Dieter Brinkmann est aussi obsédé par le rock'n'roll, la Beat Generation, et il y fait continuellement référence dans ses textes comme dans les formes littéraires qu'il emploie. Dans ses poèmes, il recherche le rythme, les ruptures, les répétitions d'un refrain. Auteur de langue allemande il ira jusqu'à prédire sa disparition dans son introduction au recueil de poèmes *Westwärts 1&2 (1975) (3)* : « *J'aurais bien aimé écrire quantité de poèmes aussi simplement que l'on écrit des chansons. Hélas, je ne sais pas jouer de la guitare, je ne sais que pianoter sur le clavier d'une machine à écrire, et encore, en bégayant, avec deux doigts seulement. Mais peut-être ai-je réussi parfois à écrire des poèmes suffisamment simples, comme des chansons, comme une porte qu'on ouvre, hors de la langue et des définitions. Il se peut que l'allemand soit bientôt une langue morte. Elle se chante si mal* ». L'envie de marteler, de taper sur les objets, les gens, les mots, est une constante dans l'oeuvre et dans la

posture de Brinkmann. Un rebelle énervé qui a beaucoup de mal à accepter la culture qui l'a vu naître, la politique et l'état du monde qui l'entoure. Un enfant de la Seconde Guerre mondiale qui écrit : « *C'est ça, notre génération, une génération de foutoir, un coup tiré vite fait et plein d'angoisse avant la guerre ou dans les tous premiers jours de la guerre – une motivation pourrie : avant de partir à la guerre, l'homme fait encore un enfant à la femme – « j'existe uniquement parce qu'il y a eu une guerre » – et que devient l'enfance, la jeunesse ? Rien d'autre qu'une excuse d'être là, "veuillez me pardonner d'être né" »*. (Rome, regards, page 364).

On reconnaît une bonne librairie allemande à la présence dans ses rayons de *Rome, regards*, livre sans cesse réédité depuis sa première parution en 1979 chez Rohwolt. Constitué à partir de trois cahiers, rédigés en Italie entre le 14 octobre 1972 et le 9 janvier 1973, c'est à la fois le journal intime, la correspondance, les notes et impressions de l'auteur à propos de son séjour à la Villa Massimo à Rome, cette résidence pour artistes allemands et équivalent de notre Villa Médicis. Brinkmann est une sorte d'arpenteur, de voyeur et d'enregistreur qui collectionne autant les images – sous forme de photographies ou de cartes postales – mais aussi en les écrivant avec un soin du détail incroyable et une langue rapide et toujours poétique. Il note tout ce qu'il fait ou voit et la moindre crotte de chien, ses rencontres et dîners avec les autres résidents de la Villa Massimo et sa directrice « *fonctionnarisée* », les monuments historiques « *fermés aujourd'hui et fermés demain* », le prix des bières et des repas, les rues qu'il emprunte, les trajets en train ou en bus, les films vus au cinéma : tout est inscrit puis commenté dans les pages de Rome, regards. Et cette accumulation d'instantanés (écrits ou photographiques) devient la source de pensées sur la langue, les rapports humains, sa situation d'auteur éloigné de sa famille et immergé dans une culture qui ne lui plaît guère.

Mais il nous met aussi en situation de partager directement son propre regard sur le monde par son écriture fragmentée entre descriptions du triste réel quotidien et envolées expressionnistes. Ceci explique la célèbre citation d'Arno Schmidt mise en exergue de ce texte : qui veut rendre la réalité présente (la plus réelle) dans l'esprit de ses lecteurs leur remplira la tête de petits fragments, de détails et de descriptions, leur laissant le soin de reconstituer par eux-mêmes les morceaux manquants afin de se fabriquer une image globale de l'histoire. Et personne ne se souvient de l'entièreté d'une journée mais juste de ses moments marquants. La lecture de Schmidt comme de Brinkmann est ainsi faite : on en sort lessivé mais avec l'étrange impression d'avoir marché, quelques jours durant, dans la tête de l'auteur, partageant au plus près ses impressions et ses visions quotidiennes. Et dans une lettre à son ami le peintre Henning John von Freyend, il lui conseille – mais c'est finalement son propre programme littéraire qu'il décrit – : « *Et prends des notes, en images, en couleurs, en formes, en détails, joliment réalistes et exactes. – Je viens du marais, des buissons noirs de charbon le long de la voie ferrée, j'ai laissé derrière moi du rock'n'roll jadis agité pardessus, des bâtons de dynamite brûlés, un champ de blé décoloré en été, fendu de promenades déroutantes, l'odeur des fleurs de camomille broyées, et j'ai traîné dans des grandes villes, nagé dans des flaques d'urine, vu toutes sortes de choses obscures et j'y ai goûté passagèrement – le monde "moderne", il m'offre quoi ? Du show-business ? Je m'accorde rarement ici avec les artistes-du-show, j'ai délimité mon domaine.* » (Rome, regards, page 331-332).

Qui a jamais pensé ou espéré qu'une résidence d'artistes puisse être un paradis sur terre trouvera, dans Rome, regards, une version des faits bien différente. On voudrait croire qu'il existe un lieu un peu fermé, protégé du monde extérieur, où de jeunes créateurs extrêmement doués et bien choisis se retrouvent pour philosopher et dissenter sur la beauté de leurs oeuvres, pour échanger librement leurs points de vue et partager, à la nuit tombée, un verre de vin en pensant au génie de leurs aînés qui, eux-mêmes et en leur temps, ont fait de beaux voyages en Italie. En réalité (et plus encore dans des résidences de prestige comme la Villa Massimo ou la

Villa Médicis), il s'agit le plus souvent d'une bonne façon pour un peintre, un auteur, un compositeur, de s'assurer pendant quelques mois un salaire fixe (ce dont Brinkmann avait grandement besoin) et de faire fructifier son réseau auprès des institutions étatiques (ce que Brinkmann n'appréciait guère). Il n'est pas parti à Rome par amour pour la culture et la langue italienne (il refuse, dès la vingt-septième page du livre, à l'apprendre autrement que par les rudiments de la rue). Il n'a pas, non plus, emmené le Voyage en Italie de Goethe mais plutôt le monumental Fleuve sans rives de Hans Henny Jahnn. En fait, il a quitté Cologne pour pouvoir travailler librement et aider financièrement sa femme, Maleen, et son fils, Robert. Il économise au mieux (son régime alimentaire est fait de petits pois en boîte accompagnés de lard) et envoie régulièrement de l'argent à la maison. Surtout, il supporte mal la fréquentation des « pingouins démerdards », ces artistes professionnels de la résidence et de l'institution, qui ne vivent que par elle et pour elle, dans l'attente de la prochaine bourse ou du prochain sponsor. Peu enclin à ce genre de stratégies, Brinkmann fait souvent office de trouble-fête dans ce petit monde bien réglé. C'est peut-être aussi ce qui explique la forme et l'existence de Rome, regards : l'écrivain, sorti de son contexte et de son environnement quotidien, perd ses repères et se demande sans cesse pourquoi, comment et quoi faire. On pourrait alors lire ce livre comme un de ces célèbres textes que les personnages de Thomas Bernhard essaient d'écrire ou de finir et, pour une raison souvent assez futile et totalement dépendante de leur entourage, n'arrivent jamais à achever. Ils traînent, des pages durant, leur désarroi, donnant finalement au romancier une bonne raison d'écrire son propre livre. D'une certaine façon, Rolf Dieter Brinkmann se retrouve sans le vouloir dans cette situation bernhardienne où « *l'atelier, le logement, la section forme quand même une sorte de prison, et ça ne nous appartient pas, on est un "invité"* » (Rome, regards, page 203), et il rédige de fait, avec sa correspondance et ses notes quotidiennes – et sans l'avoir véritablement planifié –, un chef-d'oeuvre de la littérature allemande.

Constamment en colère contre ses contemporains, submergé par les problèmes financiers, fanatique des grands classiques décalés et individualiste forcené, Rolf Dieter Brinkmann aurait sans doute peu apprécié d'être associé aujourd'hui à d'autres auteurs alors que sa force réside dans une rébellion féroce contre le monde et le refus de toute récupération. Une des pensées qui revient le plus souvent dans Rome, regards est la rencontre forcée entre l'individu et la collectivité. Brinkmann voudrait bien ériger un mur autour de son atelier, réduire le nombre de résidents à la Villa Massimo et ne pas avoir à subir la compagnie ni même parler à ses condisciples. Mais, à une autre échelle, c'est aussi une conception du monde tout entier qu'il cherche à mettre en place. Une posture hors des compromissions ou de la politesse obligée, une fierté malgré la misère financière et l'attente, dans chaque discussion, d'un réel contenu. Ce que, il faut l'avouer, notre quotidien ne nous apporte pas vraiment. Il suffit de voir comme il traite ses colocataires à la Villa Massimo et où un pauvre architecte qui accepte de partir en excursion à la Villa d'Este avec lui en prend pour son grade ! L'architecte de s'émerveiller d'un escalier ancien tandis que Brinkmann repère une paire de seins dans la rue... Rome n'est pas une ville pour lui, il vient de Cologne la ville « *au ciel jaune sale, qui n'en finit pas, un ciel jaune, sale, crade, moche de Cologne, un immense ciel de merde, un ciel de merde aux teintes de fumier...* » (Brinkmanns Zorn), et regrette régulièrement l'Allemagne du Nord, son froid et ses lourdes spécialités culinaires. Le culte des monuments antiques et du farniente ne sont pas dans ses intérêts et toute cette histoire lui tape régulièrement sur les nerfs : « *Et à quoi me servent des ruines historiques ? : j'aimerais plus de présent* » (Rome, regards, page 151). Rome, regards devrait devenir le livre de chevet de tout artiste prêt à partir en résidence, de tout touriste désireux de visiter l'Italie, de tout grand voyageur en quête de nouveauté mais finalement incapable de voir la beauté – et surtout la laideur insupportable – du quotidien qui nous entoure.

Le dernier problème avec Rome, regards est que l'on peut y trouver une citation géniale et une nouvelle thématique à chaque page. Difficile, dès lors, de savoir comment terminer cette préface. Des thèmes aussi divers que la pornographie, la prostitution, la sexualité, le handicap, la création, l'argent, l'histoire, la littérature sont abordés au fil du livre et des pensées de l'auteur. Brinkmann est un « enregistreur » obsessionnel (comme, à sa manière, Arno Schmidt et ses milliers de fiches griffonnées, classées puis utilisées dans ses textes). Il écrit par fragments, rédige des lettres et des cartes postales, prend des notes sur les reçus des restaurants où il mange, filme en super-8 ses soirées avec ses amis à Cologne, il photographie insatiablement les rues, les arbres, les femmes, les chats, il se promène dans les parcs avec un magnétophone à bandes pour enregistrer le bruit des canards, ses propres pas, sa voix, il dessine ses trajets quotidiens sur des plans de ville, achète des revues et en découpe les images (le plus souvent des jeunes filles au soutien-gorge bien rempli) pour les coller dans ses carnets ou les imprimer sous ses propres poèmes (voir le recueil Godzilla, 1968). Il n'y aurait finalement qu'un pas pour considérer Rome, regards comme l'invention du blog et de la forme littéraire « multimédia » qui naît actuellement à l'aide d'internet. Aujourd'hui, Rolf Dieter Brinkmann se promènerait sans doute dans les rues du monde (avec tout de même une préférence pour les plaines d'Allemagne du Nord) accompagné d'un appareil photo digital, d'une caméra vidéo numérique, un iPod hurlant sur les oreilles. Il passerait pas mal de temps à récupérer des clichés pornographiques sur internet, il continuerait à accumuler les visions et impressions puis, sans doute, se contenterait-il de tout balancer quotidiennement sur un blog, associant textes, images, sons et livrant là le journal de ses colères et passions quotidiennes. Mais aussi, j'en suis presque sûr, il enverrait toujours des cartes postales à sa femme, Maleen. Des petites missives comme : « 4.12.72 : C. M., voilà de quoi ça a l'air, partout où le regard se pose : il faut juste que tu l'imagines encore plus terne, les couleurs n'éclatent pas sur le mur, les ombres ne sont pas aussi profondes, des gens partout, qui parlent, & là-bas, dans la pierre ternie, poussiéreuse, on a creusé un bar, plus une Gelateria = confiseries, consommation debout uniquement. 1 jukebox geint : pays méridional. – Et ensuite, tu continues, tu serpentent entre les voitures, les pieds commencent à transpirer, on lève les yeux & il y a là-haut une douce clarté : de quoi vous écarteler en l'espace d'infimes secondes, & et tu te dis : ce serait bien de lever le camp et d'aller vers un pays plus lointain & il te tarde d'y aller. Alors tu écris 1 carte postale & tu transmets tes amitiés, & tu sais qu'il n'existe qu'il seul monde où tout est présent. La chose venait de m'arriver. C'était ma motivation. Rolf. ».

Thibaut de Ruyter

(1) Repérages pour préciser l'avant-goût d'une révolte : Rêves Rébellions / Violence / Meurtres MAGAZINE VOYAGE TEMPS Une histoire courte (Journal).

(2) Montages.

(3) Vers l'Ouest 1&2.

Extraits

[...] cohue et tumulte sauvages dans des artères poussiéreuses, mais le ciel est très haut et limpide et les couchers de soleil flamboyants à cause de la proximité de la mer, des Américaines à l'instar des faux billets de cinquante, puant le parfum, piaillent à l'aise, on les trouve partout, comme les Allemands, des yeux à fleur de tête rougeaude et bien en chair à la descente des cars de tourisme, des bus bourrés de retraités allemands, de diabétiques, de malades de l'estomac, de rentières qui ont mal aux jambes, le regard médusé à travers les vitres, des vieillards de jardinets bourlinguent en Sight-Seeing-Tour à bord des cars, les yeux écarquillés, des marchands ambulants proposent des briquets de pacotille et des cartes postales, dimanche après-midi, alors que je faisais ma première promenade et regardais les maisons carrées, délabrées, peintes en sang- de-bœuf ou jaune sale, je me disais : je marche dans un rêve effondré et au même instant mon pied écrasa une merde de chien, quelques pas plus loin [...]

[...] Une rue après l'autre, plus poussiéreuse, plus démodée, ici la Via Monserato, des ateliers de réparation de vélos pleins à craquer enchâssés dans des vieux murs, des êtres tachés de cambouis vont et viennent sous une ampoule au milieu de jantes, rayons, tournevis, pneus et crochets. En passant le long, le regard se prend dans une pièce mesquine et blême légèrement en contrebas, juste des murs, nulle décoration, des tables et des chaises et un poste de télévision, rien que des hommes, âgés, en costumes. À proximité du Campo dei Fiori : une petite place avec la statue de Giordano Bruno, qu'on brûla ici / de grosses flaques avec des morceaux de papier ramolli, et partout cette obscurité crépusculaire irritante qui noie le haut des bâtiments / on a du mal à distinguer les gens présents, il faut un regard soutenu de tous les côtés / les contours des types ne s'esquissent qu'à l'instant où ils pénètrent dans le halo du lampadaire / à l'angle, encore un de ces multiples kiosques à journaux avec des posters de playmates : un tricot vert colle étroitement au corps à la mode et dessine parfaitement le mont de Vénus / il y a 450 ans, on brûlait des gens ici / très exactement ici, sur ces pavés, dans ce décorum de maisons / « à Bruno, d'un siècle qu'il pressentit, là même où brûla son bûcher » / des formes avachies estompées et chevelues pendent par-dessus l'inscription sur le socle / quelques sons de flûte dépérissants / un quidam m'alpague par le côté et demande une cigarette / la capuche profondément baissée sur le visage de l'ancien moine s'estompe dans l'obscurité au-dessus / « Cigarette ? Signore ? » / Scusi, y a un tabac par là derrière / hippies-glandeurs-puants / en voilà un qui fourrage à nouveau dans ses dents en perdition / nul son ne filtra des lèvres de Giordano Bruno quand la chaleur cuisante enflamma sa peau / 17 février 1600 / quelqu'un jeta une torche en feu sur les ramées et les bois entassés, de la fumée, des fanatiques autour, les yeux écarquillés / car ils n'avaient pas du tout compris les paroles de celui qu'ils brûlaient, et ils le brûlaient justement pour cela / le moyen le plus simple /

[...] 19.10.72:/Via Veneto – vue nocturne : insipide, absorbée par le vide, comme le décor alentour recouvert de poussière – et en ce sens, la carte postale ne ment pas – pas la trace du moindre individu, mais on voit 1 Volkswagen au premier plan./Présence fantomatique là aussi – absence terrifiante d'hommes – tout juste encore quelques tressaillements touristiques qui se délectent de restes historiques./ Une sensation d'étouffer dans la laideur vous prend aux yeux/Ai-je trop ou trop peu rêvé ?/Angoisse soudaine – il faudrait être aveugle, sourd, muet pour supporter le présent, mais c'est là un désir d'automutilation et non un but à atteindre./Je marche ainsi dans les rues, avec une aversion grandissante – m'éloigner toujours plus des gens ? – qui sont une véritable peste, pauvres ou riches, peu importe/Mais c'est quoi, ce qui demeure ?/Des voitures partout, nix *Amore*, ordures déversées plus pizzas/Et encore un

coucher de soleil – le soleil trime vraiment pour rien, la lune, les nuages, le vent, des étoiles, des plantes, des animaux – la vie est sauvagement sens dessus dessous/Où aller ? Continuer !/Le quartier alentour sans vie, une jeunesse qui paresse, des sacs en plastique noir pleins d’ordures et renversés /à vrai dire on ne trébuche qu’au milieu de ruines, et la vie de tous les jours gratte après quelques morceaux dignes d’être vécus au milieu des immondices – pour peu que l’on accorde un peu d’importance à la vie quotidienne – une vie dans les restes poussiéreux de l’histoire de l’Occident/entre, des cages à lapins et des commissariats de police, des champs envahis par la mauvaise herbe et l’hôtel Ritz/les élèves vont en classe avec des bandes dessinées et des magazines de bandes dessinées/un vieux parc tombé bas plein de mutilés, les membres saccagés, les troncs bouffés – plus t’es estropié, plus t’es beau – quel genre d’humanité nous entoure !/embarrassant l’argent/ai le sentiment de savoir ce qui se trame ici et pourrais m’en aller – que se passe-t-il ?/Un morceau de lune blanc par-dessus des pins amochés – et ?//: [...]

[...] (: et j’aime bien la terre, je n’ai pas d’autre planète à ma disposition, et je me contente d’être ici, sur ce corps céleste hérissé, où plantes et bêtes se doivent d’avoir des épines, même les plantes ! – à tout point de vue : le négatif me suffit, le positif aussi).

Tu parviendras peut-être à dégager de toutes ces lettres, cartes, thèmes abordés et essais, ce à quoi je travaille et m’occupe, mes progressions tâtonnantes, maladroitement, hésitantes, toutes remplies de doute – et c’est un travail, quoi qu’il en soit, sauf que bien trop insuffisamment concentré encore./Faute d’inattention./Peut-être est-ce là le but de ma présence à Rome, mettre certains détails au clair pour moi.

Repères biographiques.

Né à Vechta en 1940, Rolf Dieter Brinkmann quitte le lycée en 1958, entreprend une formation d’employé administratif auprès du ministère des Finances d’Oldenburg, qu’il arrête au bout de quelques semaines. En 1959 il débute comme apprenti-libraire dans une librairie d’Essen. Il fait la connaissance de Maleen Kramer qui deviendra sa femme. Déménagement à Cologne en 1962 où il résidera jusqu’à sa mort. Reprise des études à l’Ecole Normale. Naissance de son fils Robert en 1964. Rolf Dieter Brinkman décide de vivre de sa plume à partir de 1966. Il meurt le 23 avril 1975 à Londres, renversé par une voiture, alors qu’il venait tout juste de participer à un colloque sur la poésie à Cambridge.

Parution posthume en 1979 de *Rome, Regards*.



Quidam Editeur – 1, rue Mansart 92190 Meudon – France

TélFax : 01.45.07.14.66

quidamediteur@free.fr / www.quidamediteur.com

Distribution LES BELLES LETTRES